

Table des matières

Titre

AVANT-PROPOS

Livre I

Livre II

Livre III

Livre IV

Livre V

Livre VI

Livre VII

Livre VIII

Livre IX

Livre X

Livre XI

Livre XII

Pensées pour moi-même

Marc Aurèle

Traduction suivie de commentaires

par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire (1876)

AVANT-PROPOS

Ne calomnions pas la nature humaine, et reconnaissons que notre âme est essentiellement dirigée vers le bien. C'est la gloire propre de l'homme. Mais il n'est pas toujours facile de discerner le bien, ni de le faire. Que de causes trop souvent l'obscurcissent à nos yeux, ou nous en détournent, en dépit des meilleures intentions ! Aussi, devons-nous une gratitude profonde à ceux qui nous ont tracé la voie par leurs écrits ou par leurs exemples ; leurs efforts encouragent et soutiennent les nôtres. Quelque puissante que soit notre raison, quelque droite que soit notre conscience, nous ne pouvons nous suffire entièrement et nous contenter de nos méditations solitaires ; les méditations d'autrui nous sont indispensables pour augmenter nos lumières et nos forces. Il n'est que faire de s'examiner bien longuement, pour s'apercevoir que l'on doit presque tout ce qu'on pense à la société dans laquelle on naît, et aux traditions sans nombre que cette société a reçues, pour les accroître encore à son tour. Ce serait un aveugle orgueil, et une erreur fatale, de croire que l'on tire tout de son fonds personnel, et qu'on peut impunément ignorer les trésors amassés par l'expérience et la sagesse des âges écoulés. Même, parmi les plus hardis rénovateurs de l'esprit humain, fondateurs de religions ou fondateurs de systèmes, aucun n'a eu cette prétention excessive, et n'a méconnu qu'il empruntait beaucoup au passé, tout en le réformant. Le Christianisme lui-même, qui

est si parfaitement original, assoit le Nouveau Testament sur l'Ancien.

A plus forte raison, chacun de nous, dans sa sphère étroite, en est-il là ; et c'est une étude équitable et utile que de consulter, avec un respect qui n'enlève rien à l'indépendance, des prédécesseurs qui ont fourni sûrement la carrière que nous avons à parcourir ainsi qu'eux, au risque

de périls semblables, et dans l'espoir des mêmes triomphes. Le combat de la vie, comme disait Socrate, il y a plus de deux mille ans, est le plus beau et le plus difficile des combats. Socrate en est

sorti vainqueur, nous savons à quel prix ; et il peut à jamais en instruire d'autres à tenter, et à remporter peut-être, sur ses traces, d'aussi nobles victoires.

Nous avons donc besoin de lectures habituelles, qui fournissent un texte précis à nos pensées et à nos résolutions, et qui les ramènent sur un constant objet, pour qu'elles ne s'égarerent point trop

aisément dans de stériles distractions. De là vient que toutes les religions positives recommandent et

imposent aux croyants un livre, qui doit éclairer l'esprit, diriger la foi et régler la conduite. Mais la

philosophie, qui, avant tout, est le domaine de la liberté, exerce son empire autrement. Ce sont bien

encore des livres qui lui servent à propager la vérité ; mais comme elle n'accepte pas d'autre clarté

que celle de la raison, et que la raison est souveraine, grâce au libre arbitre dont nous sommes doués, la philosophie se borne à offrir au genre humain le fruit de ses labeurs ; elle ne contraint personne à le prendre. Heureux ceux qui le goûtent, de leur plein gré, et qui, joignant les austères

conseils des sages aux inspirations de leur cœur, savent découvrir et conserver pieusement la lumière véritable ! Le salut n'est qu'à ce prix.

Mais plus l'âme est instruite et plus elle s'élève, plus le choix se resserre et s'épure. Quand on a soi-même de vastes horizons, il faut que le compagnon et le guide qu'on adopte ait des regards

encore plus lointains. Même quand on voit aussi bien que lui, on aime encore à sentir son voisinage

et son appui ; le pas est plus ferme, quand on marche côte à côte d'un ami fidèle. Dans la vie intime

de l'âme, ces associations sont comme celles des héros d'Homère pour une entreprise hasardeuse ;

il n'est personne qui ne doive dire avec le fier Diomède 1 :

Je serai bien plus sûr encor de mon courage,
Si quelqu'autre guerrier avec moi veut venir ;
Lorsque l'on est à deux, on peut mieux réfléchir ;
On voit mieux ce qu'il faut ; et l'homme solitaire,
Pensant d'abord moins bien, ne peut aussi bien faire.

Ici plus que partout, les préférences sont libres ; mais si le fils de Tydée hésite entre les deux Ajax, Mérion, Antiloque, Ménélas ou Agamemnon, et s'il donne enfin sa confiance à Ulysse, nous

aussi nous pouvons bien hésiter entre Platon, Cicéron, Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle ; ou dans un autre ordre de sainteté, entre les Psaumes de David, le Sermon sur la montagne, l'Imitation de

Jésus-Christ et saint François de Sales. Au fond, l'intention est la même ; venant de ces grandes âmes, les conseils sont à bien peu près identiques. Sauf quelques nuances différentes mais superficielles, la règle proposée à la vie de l'homme est pareille, que cette règle émane de la sagesse

grecque ou de la foi chrétienne. Sur le terrain de la morale, tous ces cœurs admirables s'accordent ;

et le nôtre n'a qu'un devoir, c'est d'entendre à travers les temps cette divine harmonie, et de la suivre autant qu'il le peut.

Les stoïciens de l'empire romain ont cet incomparable mérite de n'avoir rien demandé qu'à la raison et à la pratique de la vie. Ils couronnent et ils achèvent un progrès qui commence à Pythagore et qui aboutit à eux, en passant par Socrate et Zenon. Ce sont sept à huit cents ans d'élaboration ininterrompue ; et le génie grec, sculptant la statue morale de l'homme, arrive enfin à

une perfection qui égale en beauté l'art de Phidias, et qui le dépasse de toute la supériorité de son modèle, l'âme à la place du corps.

On accuse le Stoïcisme d'orgueil et d'insensibilité ; et notre Pascal s'est fait l'écho de ces accusations, qui, dans sa bouche, sont devenues plus retentissantes sans être plus justes. Pascal va

pendant jusqu'à dire qu'Epictète mériterait « d'être adoré, si, connaissant si bien les devoirs de l'homme, il avait aussi bien connu son « impuissance » . Il est possible que la critique soit fondée

pour des stoïciens secondaires ; mais elle ne l'est pas pour Epictète, ni surtout pour Marc-Aurèle.

Où sont donc les âmes plus sincèrement humbles que celle du serviteur d'Epaphrodite, ou celle de

l'Empereur romain ? Marc-Aurèle pousse la modestie si loin qu'il en devient inique envers lui-même ; il fait la part de ses parents, de ses maîtres, de tout le monde ; mais il oublie de faire la sienne. Epictète, sans y apporter autant d'insistance, cite sans cesse ses devanciers ; il ne prétend qu'à reproduire leurs doctrines, sans jamais se flatter d'aller au-delà et d'y ajouter quelque chose.

Est-il un cœur plus tendre que celui qui a aimé Fronton, et qui s'est épanché dans des lettres si touchantes ? La prétendue insensibilité du Stoïcisme n'est absolument que la résignation sous la main de Dieu, et l'obéissance sans bornes à ses lois, à l'ordre universel, le dédain de toutes les choses du dehors, le renoncement au monde extérieur, l'exclusive et magnanime préoccupation des

choses du dedans, toutes vertus que le Christianisme préconise en son propre nom, et qu'il aurait tort de ne pas accueillir en quelque lieu qu'elles se retrouvent. Le Stoïcisme ne parle pas autrement

que Job ; et il a peut-être sur Job cet avantage de s'épargner les plaintes, en se préparant dès longtemps à d'inévitables épreuves.

Parmi ces rares et sûrs compagnons de notre vie intérieure, personne, même des plus délicats

et des plus exigeants, ne saurait refuser d'admettre Marc-Aurèle. Il n'a écrit que pour lui et il s'adresse ses propres réflexions, dans un moment où, malade et en expédition sur les bords sauvages du Danube, il sent déjà que sa fin est proche ; il veut revoir en un souvenir résumé le passé

de son existence, et juger une dernière fois la valeur des choses humaines, qu'il va quitter. Mais l'Empereur ne nous a pas exclus de son monologue ; et puisqu'il a pris la peine de le mettre par écrit, dans une langue qui n'était pas la sienne, c'est qu'il voulait que d'autres aussi en profitassent.

Sachons donc en profiter ; et apprenons du souverain du monde, aussi bien que du pauvre esclave

de Phrygie, quels sont nos vrais biens, si différents des biens qui enflamment les convoitises du vulgaire. Ces témoignages concordants, venus des deux extrémités, le rang suprême et la servitude,

sont l'évidence même ; et si ces principes avaient besoin encore pour nous d'une confirmation, trouvons-la dans le concours de deux des plus belles et des plus fermes âmes que Dieu ait jamais formées, plaçant l'une sur le trône de l'univers, et l'autre dans les chaînes d'un maître impitoyable,

fortifiées toutes deux par une même foi contre les séductions de la toute-puissance et contre celles

de la misère.

Sans doute, il est parmi nous, ainsi que dans tous les temps, bien peu de cœurs dociles à cet enseignement, aussi viril que vrai, aussi pratique qu'aimable pour qui sait le comprendre. Mais si

tous ne peuvent pas le suivre, tous au moins doivent l'écouter ; et nul n'a le droit de se croire, ni assez éclairé, ni assez fort, pour le négliger, quelle que soit d'ailleurs la lumière qui le guide et le fondement sur lequel il appuie sa faiblesse. Mais Épictète et Marc-Aurèle étaient des païens !

Certainement. Et qu'importe ? Les repousser à ce titre serait aussi tolérant et aussi sage que de repousser les docteurs chrétiens, au nom de la philosophie et du libre examen. Paganisme, Christianisme, ces distinctions, qui peuvent avoir leur place ailleurs, s'évanouissent devant l'intérêt

suprême de la vérité ; la raison reconnaît son bien partout où elle le rencontre ; il n'y a pour elle ni

temps ni nations, pas plus qu'il n'y a de conditions sociales ni de privilèges. C'est surtout en morale que règne cette « *perennis quædam philosophia* » que cherchait Leibniz, et dont Marc-Aurèle, après Épictète, est un des plus purs interprètes.

Aussi, une traduction nouvelle n'est-elle jamais inopportune ; et si celle-ci peut conquérir au bien quelques amis de plus, elle n'aura point été inutile.

1 Iliade, X, vers 222 à 226.

Livre I

I

Exemples que j'ai reçus de mon grand-père Vêrus : la bonté et la douceur, qui ne connaît point la colère.1

II

Du père qui m'a donné la vie : la modestie et la virilité, du moins si je m'en rapporte à la

réputation qu'il a laissée et au souvenir personnel qui m'en reste.²

III

De ma mère³ : la piété et la générosité ; l'habitude de s'abstenir non pas seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir jamais la pensée ; et aussi, la simplicité de vie, si loin du faste

ordinaire des gens opulents.

IV

A mon bisaïeul, je suis redevable de n'avoir point fréquenté les écoles publiques, d'avoir profité dans ma famille des leçons d'excellents maîtres, et d'avoir appris par moi-même que, pour

l'éducation des enfants, il ne faut ménager aucune dépense.⁴

V

A mon gouverneur⁵, de n'avoir jamais été de la faction des Verts ou des Bleus, ni de celle des Petits-boucliers ou des Grands-boucliers ; il m'a montré aussi à endurer la fatigue, à restreindre mes besoins, à faire beaucoup par moi-même, à diminuer le nombre des affaires, et à n'accueillir que très difficilement les dénonciations.

VI

A Diognète⁶, j'ai dû de ne pas m'appliquer à des riens ; de ne jamais croire à tout ce que les sorciers et les charlatans débitent de leurs incantations et des conjurations de démons, ni à tant d'autres inventions aussi fausses. Je lui ai dû encore de ne pas me plaire à élever des cailles de combat⁷ et de ne point me passionner pour ces puérités ; de savoir supporter la franchise de ceux qui me parlent ; d'avoir contracté le goût de la philosophie ; d'avoir suivi d'abord les leçons de Bacchius, puis ensuite celles de Tandasis et de Marcien ; d'avoir composé des dialogues dès mon enfance, et de m'être fait une joie du grabat, du simple cuir, et de tous les ustensiles dont se compose la discipline des philosophes grecs.

VII

A Rusticus⁸, j'ai dû de m'apercevoir que j'avais à redresser et à surveiller mon humeur ; de ne point me laisser aller aux engouements de la sophistique ; de ne point écrire sur les sciences spéculatives ; de ne pas déclamer de petits sermons vaniteux ; de ne point chercher à frapper les imaginations en m'affichant pour un homme plein d'activité ou de bienfaisance ; de me défendre de

toute rhétorique, de toute poésie et de toute affectation dans le style. Je lui dois encore de n'avoir

pas la sottise de me promener en robe traînante à la maison, et de me défendre de ces molles habitudes ; d'écrire sans aucune prétention ma correspondance, dans le genre de la lettre qu'il écrivit lui-même de Sinuesse à ma mère. Il m'a montré aussi à être toujours prêt à l'appeler ou à accueillir ceux qui m'avaient chagriné ou négligé, dès le moment qu'ils étaient eux-mêmes disposés

à revenir ; à toujours apporter grande attention à mes lectures, et à ne pas me contenter de comprendre à demi ce que je lisais ; à ne pas acquiescer trop vite aux propositions qui m'étaient faites. Enfin, je lui dois d'avoir connu les Commentaires d'Epictète, qu'il me prêta de sa propre bibliothèque.

VIII

D'Apollonius, j'ai appris à avoir l'esprit libre et à être ferme sans hésitation ; à ne regarder jamais qu'à la raison, sans en dévier un seul instant ; à conserver toujours une parfaite égalité d'âme

contre les douleurs les plus vives, la perte d'un enfant par exemple ou les longues maladies. J'ai vu

clairement en lui, par un exemple vivant, qu'une même personne peut être tout ensemble pleine de

résolution et de facilité ; et qu'on peut n'être point rude en enseignant ; il m'a donné le spectacle éclatant d'un homme qui regarde comme la moindre de ses qualités de savoir transmettre la science à autrui, avec une rare expérience et tout en courant. C'est lui encore qui m'a appris l'art de recevoir

de la main de mes amis de prétendus services, sans en être diminué, et sans y paraître insensible quand je ne croyais pas devoir les accepter.¹⁰

IX

De Sextus, j'ai appris ce que c'est que la bienveillance, une famille paternellement gouvernée et le vrai sens du précepte Vivre selon la nature ; la gravité sans prétention ; la sollicitude

qui devine les besoins de nos amis ; la patience à supporter les fâcheux et leurs propos irréflechis ;

la faculté de s'entendre si bien avec tout le monde que son simple commerce semblait plus agréable

que ne peut l'être aucune flatterie, et que ceux qui l'entretenaient n'avaient jamais plus de respect

pour lui que dans ces rencontres ; l'habileté à saisir, à trouver, chemin faisant, et à classer les préceptes nécessaires à la pratique de la vie ; le soin de ne jamais montrer d'emportement ni aucune

autre passion excessive ; le talent d'être à la fois le plus impassible et le plus affectueux des hommes ; le plaisir à dire du bien des gens mais sans bruit ; enfin une instruction immense sans ostentation.¹¹

X

Par l'exemple d'Alexandre le grammairien, j'ai appris à ne jamais choquer les gens, à ne les point heurter par une brusquerie blessante pour un barbarisme qu'ils auraient commis, pour une tournure fautive ou une prononciation vicieuse qui leur serait échappée ; mais à m'arranger adroitement dans la conversation pour que le mot qui aurait dû être choisi d'abord reparût, par manière de réponse ou de confirmation, en donnant mon avis sur la chose même sans m'arrêter du

tout à l'expression malheureuse, ou en prenant soigneusement tel autre détour pour dissimuler l'allusion.¹²

XI

De Fronton, j'ai pu apprendre tout ce qu'un tyran peut ressentir de jalousie, et avoir de duplicité, et de fourberie, et combien ceux que nous appelons Patriciens ont, pour la plupart, peu de

bonté et d'affection dans le cœur.¹³

XII

D'Alexandre le Platonicien, j'ai appris à ne pas dire aux gens à tout propos et sans nécessité,

quand je leur parle ou que je leur réponds par lettre : « Je n'ai pas le temps » ; et à ne pas décliner constamment, par cette facile excuse, mes devoirs divers envers ceux qui vivent avec moi, en alléguant les affaires qui me pressent. 14

XIII

De Catulus, j'ai appris à ne jamais négliger les plaintes d'un ami, même quand il se plaint sans motif, mais à tout essayer pour l'adoucir et pour rétablir l'ancienne intimité ; il m'a appris aussi à louer mes maîtres de tout cœur, comme avaient coutume de le faire, à ce qu'il rapportait, Domitius et Athénodote ; et à ressentir pour mes enfants le dévouement le plus sincère. 15

XIV

De mon frère Sévérus, j'ai appris à aimer la famille, à aimer le vrai, à aimer le juste ; grâce à lui, j'ai apprécié Thraséas, Helvidius, Caton, Dion et Brutus ; j'ai pu me faire l'idée de ce que serait un Etat où régnerait une égalité complète des lois, avec l'égalité des citoyens jouissant de droits égaux ; et l'idée d'une royauté qui respecterait par-dessus tout la liberté des sujets. C'est lui

qui m'a appris à vouer à la philosophie un culte constant et inaltérable ; à être bienfaisant ; à donner

sans me lasser ; à garder toujours bonne espérance ; à me confier à l'affection de mes amis ; à ne plus rien cacher à ceux qui s'étaient réconciliés, après leur pardon ; à ne pas forcer mes intimes, sans cesse inquiets, à se demander : « Que veut-il ? Que ne veut-il pas ? », mais à être toujours net

et franc avec eux. 16

XV

De Maxime, j'ai appris ce que c'est que d'être maître de soi ; de ne jamais rester indécis ; de supporter de bon cœur toutes les épreuves, y compris les maladies ; de tempérer son caractère par

un mélange d'aménité et de tenue ; d'exécuter sans marchander toutes les obligations qu'on a ; d'inspirer à tout le monde cette conviction que, quand on parle, on dit toujours ce qu'on pense, et

que, quand on agit, on a l'intention de bien faire ; de ne s'étonner de rien ; de ne se point troubler ; de ne jamais se presser ni se laisser aller à l'indolence ; de ne jamais se déconcerter dans le désespoir en s'abandonnant soi-même et en s'anéantissant ; ou de ne pas reprendre trop subitement

du courage et une confiance exagérée ; d'être serviable et prompt à l'indulgence ; en un mot, de donner de soi plutôt l'idée d'un homme qui ne change pas que celle d'un homme qui se réforme, de

quelqu'un dont jamais personne n'a dû croire être dédaigné, et à qui personne ne s'est jamais cru supérieur ; enfin de tâcher d'être affable pour tout le monde. 17

XVI

De mon père adoptif, j'ai appris la bonté ; l'inébranlable constance dans les jugements qui ont été une fois mûris par la réflexion ; le dédain pour ces honneurs factices qui séduisent la vanité ;

la passion du travail ; l'application perpétuelle ; la disposition à prêter l'oreille à toutes les idées qui

concernent l'intérêt public ; l'invariable attention à rendre à chacun selon son mérite ; le discernement à juger des occasions où l'on doit tendre les ressorts et de celles où on peut les

relâcher ; la sévérité à poursuivre et à punir les amours pour les jeunes gens ; le dévouement au bien de l'Etat ; la liberté qu'il laissait à ses amis, sans les astreindre nécessairement à partager tous ses repas, ou à le suivre dans tous ses voyages ; l'absolue égalité d'humeur, où le retrouvaient au retour ceux qui avaient dû le quitter pour quelque cause urgente ; la consciencieuse analyse des choses dans toutes les délibérations ; la persistance à ne point se départir de son examen, en se contentant des premières solutions qui se présentaient ; l'attachement rempli de soins pour ses amis, aussi peu porté à se dégoûter d'eux sans raison qu'à les aimer à la fureur ; l'indépendance d'esprit en toutes choses et la sérénité ; la prévoyance à longue vue et la vigilance à régler les moindres détails, sans en faire tragiquement étalage ; la précaution de repousser les acclamations populaires et la flatterie sous toutes ses formes ; l'économie à ménager les ressources nécessaires à l'autorité ; la retenue dans les dépenses pour les fêtes, tout prêt à souffrir les critiques sur ce chapitre ; la piété sans superstition envers les dieux ; la dignité avec le peuple, qu'il ne fatigua jamais de ses adulations ni de son empressement à complaire à la foule ; la sobre mesure en toutes choses ; le solide respect de toutes les convenances, sans un goût trop vif pour les nouveautés ; l'usage, sans faste et aussi sans façon, des choses qui rendent la vie plus douce dans les occasions où c'est le hasard qui les offre, les prenant quand elles se trouvaient sous sa main avec indifférence, et n'en ayant nul besoin, si elles venaient à manquer ; l'attitude de quelqu'un dont on ne peut dire ni qu'il est un sophiste, ni qu'il est un provincial, ni qu'il est entiché de l'école, mais d'un homme dont on dit qu'il est mûr et complet, au-dessus de la flatterie, capable d'être à la tête de ses affaires propres et des affaires des autres. Ajoutez-y encore l'estime pour les vrais philosophes ; l'indulgence exempte de blâme pour les philosophes prétendus, sans d'ailleurs être jamais leur dupe ; le commerce facile ; la bonne grâce sans fadeur ; un soin modéré de sa personne, comme il convient quand on n'est pas trop amoureux de la vie, sans songer à rehausser ses avantages, mais aussi sans négligence, de manière à n'avoir presque jamais besoin, grâce à ce régime tout individuel, ni de médecine, ni de remèdes intérieurs ou extérieurs ; la facilité extrême à s'effacer sans jalousie devant les gens qui s'étaient acquis une supériorité quelconque, soit en éloquence, soit en connaissance approfondie des lois, des mœurs, et des matières de cet ordre ; la condescendance qui s'associait à leurs efforts pour les faire valoir, chacun dans leur domaine spécial ; la fidélité en toutes choses aux traditions des ancêtres, sans d'ailleurs vouloir se donner l'air d'y tenir essentiellement ; un esprit qui n'était ni mobile, ni agité, mais sachant endurer la monotonie des lieux et des choses ; reprenant les occupations habituelles, dès que le permettaient des maux de tête

cruels, avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais ; n'ayant pas beaucoup de secrets qui lui appartenissent, et ces secrets en très petit nombre et fort rares ne concernant guère que l'Etat ; circonspect et très regardant dans la célébration des fêtes solennelles, dans le développement des travaux publics, dans les distributions au peuple ; et quand il les croyait nécessaires, ayant en vue ce

que la convenance exigeait bien plutôt que le renom qu'il en pourrait retirer pour ce qu'il aurait fait ; ne prenant jamais de bains hors des heures régulières ; sans passion pour les bâtisses ; ne songeant nullement à la composition de ses repas, ni à la qualité ou à la couleur de ses habits, ni à la

beauté de ses gens. Ses vêtements étaient faits de la laine de Lorium, sa petite ferme, et le plus souvent de la laine de Lanuvium ; le manteau qu'il avait à Tusculum était d'emprunt ; et toute sa façon était aussi simple. Jamais rien de dur, rien même de brusque, rien de pressé, et comme dit le

proverbe : « Jamais jusqu'à la sueur » ; mais toute chose faite avec pleine réflexion, comme à loisir,

sans le moindre trouble, dans un ordre absolu, robustement, et en harmonieuse correspondance de

toutes les parties. C'est bien à lui que s'applique cette louange adressée jadis à Socrate « qu'il savait

s'abstenir et jouir de ces choses dont la plupart des hommes ne s'abstiennent qu'à contre-cœur, et

dont ils jouissent en s'y abandonnant avec ivresse » . Demeurer fort dans l'une et l'autre rencontre,

conserver constamment sa vigueur et sa tempérance, n'appartient qu'à l'homme qui a l'âme ferme

et invincible, comme fut mon père durant la maladie de Maxime.¹⁸

XVII

Je dois aux Dieux d'avoir eu de bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur, de bons maîtres, des serviteurs, des proches, des amis, qui tous étaient bons également presque sans exception.

À l'égard d'aucun d'eux, je ne me suis jamais laissé aller à quelque inconvenance, bien que par disposition naturelle je fusse assez porté à commettre des fautes de ce genre ; mais la clémence

des Dieux a voulu qu'il ne se rencontrât jamais un tel concours de circonstances qui pût révéler en

moi ce mauvais penchant. Grâce à eux encore, j'ai pu ne pas rester trop longtemps chez la concubine de mon grand-père ; j'ai pu sauver la fleur de ma jeunesse, sans me faire homme avant le

moment ; j'ai pu même sous ce rapport gagner un peu de temps ; vivre sous la main d'un prince et

d'un père qui devait déraciner en moi tout orgueil, et m'amener à être convaincu qu'on peut, tout en

vivant dans une cour, n'avoir nul besoin ni de gardes, ni de costumes

§ 17. *Une bonne sœur.* Annia Cornificia, comme nous l'apprend Capitolin, ch. I. — Sans me faire homme avant ce moment. Cette observation est aussi délicate que profonde. 22 PENSÉES

DE

MARC-AURÈLE. éclatants, ni de lampes, ni de statues, ni de tout ce faste inutile, et qu'on peut toujours s'arranger pour se rapprocher le plus possible de la condition privée, sans avoir pour cela

plus de timidité ou de faiblesse quand il faut donner des ordres au nom de l'intérêt public. Les Dieux m'ont aussi accordé d'avoir un frère dont le caractère était fait pour éveiller ma vigilance sur

moi-même et qui en même temps faisait mon bonheur par la confiance et l'affection qu'il me montrait. Grâce à eux aussi, je n'ai point éprouvé le malheur d'avoir des enfants laids ou contrefaits ; je n'ai point poussé plus loin qu'il ne fallait la Rhétorique, la Politique, ni tant d'autres

études où j'aurais peut-être été retenu plus que de raison, si j'avais trouvé que j'y fisse de faciles progrès. Je me suis hâté d'élever tous les maîtres qui avaient fait mon éducation aux honneurs qu'ils

me semblaient désirer, et je ne les ai point bercés de l'espoir que, puisqu'ils étaient jeunes encore,

ce ne serait que plus tard que je m'occuperais d'eux. Les Dieux m'ont accordé la faveur

§ 17. — *Un frère*. Lucius Vérus, qui semble avoir été bien peu digne des sentiments exprimés ici pour lui. Adopté aussi par Antonin le Pieux, il avait été associé à l'Empire par Marc-Aurèle, qui lui avait, en outre, donné sa fille en mariage, en 161. LIVRE I, § XVII. 23 de connaître

Apollonius, Rusticus, Maxime, qui m'ont donné l'idée claire et lumineuse de ce que doit être la vie

selon la nature, et qui souvent m'en ont offert l'exemple dans toute sa réalité. De telle sorte que, du

côté des Dieux, par leurs bienfaits, leurs secours et leurs inspirations, rien ne me manque plus pour

vivre comme la nature le veut, et que, si je suis encore loin du but, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même de n'avoir point écouté leurs conseils, et je pourrais dire leurs leçons. Si mon corps a supporté jusqu'à cette heure les règles d'une telle vie ; si je n'ai touché ni à Bénédicte, ni à Théodote ; si plus tard, livré aussi aux passions de l'amour, j'ai pu en guérir ; si dans mes fréquentes colères contre Rusticus, je n'ai jamais rien fait de plus que j'aie eu à regretter ; si ma mère, qui devait mourir à la fleur de son âge, a pu cependant passer avec moi ses dernières années ;

si jamais dans les occasions où j'ai voulu secourir quelqu'un dans un besoin d'argent ou dans tout

autre embarras, je ne me suis entendu répondre que

§ 17. *Apollonius, Rusticus, Maxime*. Voir plus haut, §§ 7, 8 et 15. — *Bénédicte*...

Théodote. Ce sont sans doute des noms de serviteurs, femme et homme, attachés à l'intérieur du palais. — *Ma mère*. Voir plus haut, § 3. je ne pouvais avoir les fonds nécessaires à mon dessein ; si

jamais nécessité pareille de recevoir quelque chose d'autrui n'a pesé sur moi ; si ma femme est d'une nature docile, affectueuse et simple ; si j'ai pu rencontrer tant d'excellentes personnes pour l'éducation de mes enfants ; si des remèdes m'ont été révélés dans mes songes, particulièrement contre les crachements de sang et les vertiges, à Gaëte tout comme à Chryse ; si, dans ma passion

pour la philosophie, je ne suis pas tombé aux mains de quelque sophiste ; si je ne me suis pas

entêté

aux ouvrages de quelque écrivain, ou à la solution des syllogismes, ou à la recherche des phénomènes célestes ; tant d'avantages ne peuvent venir que de l'aide des Dieux et des grâces qu'ils daignent accorder.

Écrit chez les Quades, au bord du Granoua.

§ 17. *Ma femme*. Faustine, dont on a récemment essayé de réhabiliter la mémoire. Le témoignage personnel de son mari doit être d'un grand poids. — *Gaëte... Chryse*. Villes d'Italie. — *L'aide des Dieux*. Cet acte de grâces adressé aux Dieux termine parfaitement ce livre rempli des sentiments les meilleurs de gratitude.

Quades. Les Quades occupaient une partie de la Hongrie. — *Granoua*. Aujourd'hui Gran en Madgyare, rivière dans le Comitat de Gamor ou Gæmor. Le Gran se jette dans le Danube, sur la rive gauche, à douze lieues de Bude, au Nord-Ouest. Pour les Quades, voir Tacite, *De Moribus Germanorum*, ch. XLII.

1 De mon grand-père Vêrus. Le grand père de Marc-Aurèle, du côté de son père, se nommait M. Annius Vêrus. Il était consul en 121, l'année même de la naissance de son petit-fils ; il

le fut encore une fois cinq ans après, en 126. Il avait été préfet de Rome, et fait patricien par Vespasien et Titus. Le père de M. Annius Vêrus, c'est-à-dire le bisaïeul de Marc-Aurèle, était originaire de Succube, municipe de la Bétique, en Espagne ; il avait été lui aussi créé sénateur. Marc-Aurèle était né dans la maison de son aïeul, à Rome, près du palais Lateran, en l'an 121, le 6^o

jour des calendes de mai. Quand il avait perdu son père, mort jeune, il avait été adopté par son grand-père, qui l'éleva. Ainsi, outre l'affection naturelle, Marc-Aurèle devait beaucoup à M. Annius

Vêrus, qui avait en grande partie dirigé son éducation. Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. 1, dit positivement : « Après la mort de son père, il fut adopté et élevé par son aïeul paternel » .

2 Du père qui m'a donné la vie. Marc-Aurèle emploie cette expression pour distinguer son père naturel de son père adoptif, l'empereur Antonin le Pieux, dont il sera question plus bas, dans ce

même livre, § 16. — La réputation qu'il a laissée..... au souvenir personnel. Marc-Aurèle pouvait

juger de son père par ce qu'il en avait entendu dire plutôt qu'il ne pouvait en juger par lui-même. Il

était fort jeune encore quand il devint orphelin ; mais on ne sait pas précisément quel âge il avait,

sept ou huit ans peut-être ; Capitolin ne le dit pas. Son père se nommait Publius Annius Vêrus, fils

de M. Annius Vêrus, dont il est parlé dans la note ci-dessus.

3 De ma mère. Elle se nommait Domitia Lucilla et non pas Domitia Calvilla, comme le dit Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. 1. Borghesi a rectifié l'erreur de Capitolin ; voir son mémoire

dans le *Giornale Arcadico*, tome I, pp. 359-369 ; et M. Noël Des vergers, *Essai sur Marc-Aurèle*, p.

3 en note. Domitia Lucilla possédait une briqueterie dans un de ses domaines, et il reste une quantité de briques qui portent son nom comme marque de fabrique. Les vertus que Marc-Aurèle

attribue à sa mère sont celles qu'il a lui-même pratiquées le mieux : piété, générosité, horreur du mal, simplicité ; il a suivi l'exemple maternel, qui lui avait été donné dès sa naissance. Marc-Aurèle

a conservé, comme tant d'autres grands hommes, l'empreinte morale qu'il avait reçue dans les premiers jours de sa vie. La nature sans doute avait beaucoup fait pour la beauté de son âme ; mais

sa mère n'y contribua pas moins ; et l'éducation acheva le reste. Marc-Aurèle ne dut qu'à lui-même

de choisir et d'aimer le Stoïcisme, parmi toutes les autres philosophies. Voir plus loin, liv. III, § 3.

4 A mon bisaïeul. Il faut ajouter : Maternel. Il se nommait Catilius Sévère ; il avait été préfet de Rome et consul en l'an 120. Capitolin dit : Deux fois consul, Vie de Marc-Aurèle, ch. XXIII. — De n'avoir point fréquenté les écoles publiques. Capitolin, ch. III, dit au contraire que Marc-Aurèle fréquenta les écoles publiques de déclamation ; mais, sur un fait personnel de ce genre, le témoignage de Marc-Aurèle est péremptoire. — Il ne faut ménager aucune dépense. Il est

évident que pour l'éducation de Marc-Aurèle on n'avait rien épargné ; et par les détails qu'il donne

lui-même sur ses nombreux maîtres, on peut juger avec quels soins et quelle vigilance intelligente il

avait été élevé. Il est vrai qu'il en a profité, tandis que son frère adoptif et son collègue à l'Empire, Lucius Vère, et son fils Commode, n'ont pu être adoucis et domptés par la même discipline, à

laquelle ils avaient été également soumis.

5 Mon gouverneur. Il est singulier que le nom de ce gouverneur ne soit pas expressément cité par Marc-Aurèle. Voir plus bas, § 8. Les leçons de cet inconnu ont été précieuses, et les principes suivis par lui dans l'éducation qu'il dirigeait sont excellents au physique comme au moral.

Endurer la fatigue, restreindre ses besoins, faire beaucoup par soi-même, sont des habitudes viriles

qui conviennent à tout le monde, et aux fils des grandes familles plus encore qu'à personne.

Diminuer le nombre des affaires, repousser les délations, sont des qualités non moins estimables, mais encore plus rares dans un empereur. Il est donc à regretter que le nom d'un si sage et si ferme

instituteur ne nous ait pas été conservé par son noble et reconnaissant élève. C'est certainement un

oubli involontaire. D'après un passage de Capitolin, Vie d'Antonin le Pieux, il est probable que ce

gouverneur était Apollonius de Chalcis ou peut-être de Chalcédoine, philosophe stoïcien,

qu'Antonin le Pieux avait appelé tout exprès pour lui confier son fils adoptif. Il paraît, d'après le même passage, que Marc-Aurèle avait conservé de son gouverneur un souvenir très affectueux, et

qu'il le perdit après assez peu de temps. — La faction des Verts ou des Bleus. Il est à croire que

ces

factions avaient commencé tout récemment ; elles étaient alors dans toute l'ardeur de leur origine ;

plus tard, elles en vinrent à jouer un rôle politique — Des Petits-boucliers ou des Grands-boucliers.

C'étaient sans doute des distinctions entre les gladiateurs pour lesquels se passionnait la foule qui

se pressait dans le cirque et aux théâtres. Les gladiateurs Thraces spécialement avaient un petit bouclier, étroit et court, appelé Parma. Le grand bouclier oblong, le Scutum, était en général porté

par l'infanterie. Les gladiateurs avaient dû adopter le bouclier de la cavalerie, qui était beaucoup plus léger. — Les dénonciations. Capitolin, Vie de Marc-Aurèle, ch. XI, rappelle aussi que Marc-Aurèle arrêta le cours des délations, quoiqu'elles rapportassent beaucoup au fisc, et qu'il flétrit rigoureusement les délateurs par l'infamie.

6 Diognète. C'est le nom que donne Capitolin, Vie de Marc-Aurèle, ch. IV ; d'autres auteurs disent : Diogénète. Il semble, d'après Capitolin, que Diognète n'enseigna que la peinture à son élève. Suivant ce que dit ici Marc-Aurèle lui-même, les soins de Diognète se seraient étendus beaucoup plus loin. — Les sorciers et les charlatans. Devenu empereur, Marc-Aurèle se souvint des

avis de son maître, et il fit des lois contre les sorciers, qui abusaient de la crédulité populaire. —

7 Non seulement on faisait battre des cailles, et l'on pariait ; mais on prétendait encore tirer de leurs luttes des pronostics sur l'avenir. — Bacchius... Tandasis sont inconnus ; Capitolin ne les

nomme pas parmi les maîtres de Marc-Aurèle. — Marcien. Capitolin, ch. III, nomme Lucius Volusius Maecianus comme ayant donné des leçons de droit à Marc-Aurèle. Peut-être faut-il confondre Marcien avec Maecien. — D'avoir composé des dialogues dès mon enfance. Par opposition sans doute aux petits sermons vaniteux dont il est parlé au paragraphe suivant. — Du grabat, du simple cuir. Si l'on s'en rapporte à Capitolin, ch. II, c'est dès l'âge de douze ans que Marc-Aurèle contracta toute la discipline des philosophes grecs. Sa mère s'effrayait de tant d'austérité pour la santé de l'enfant.

8 Rusticus. Junius Rusticus, philosophe stoïcien, était très particulièrement aimé et estimé de Marc-Aurèle. L'empereur fut toujours plein de respect et de déférence pour ses lumières dans la guerre et dans la paix. Il l'admettait à tous ses conseils publics et privés. Il lui donnait l'accolade en

présence des préfets du prétoire. Il le désigna consul pour la deuxième fois ; et après la mort de Rusticus, il demanda pour lui des statues au Sénat. On peut voir tous ces détails dans Capitolin, ch.

III.

9 Les commentaires d'Epictète. On ne sait pas au juste quel ouvrage Marc-Aurèle entend désigner ici. C'est sans doute celui d'Arrien, puisque Epictète n'a rien écrit lui-même. Il est d'ailleurs bien présumable que cette lecture produisit grand effet sur l'esprit du jeune homme.

10 Apollonius. Parmi les maîtres de Marc-Aurèle, Capitolin nomme deux Apollonius : l'un, qui est sans doute celui-ci, philosophe stoïcien, de Chalcédoine, Vie de Marc-Aurèle, ch. II ; l'autre,

qui est de Chalcis, et qui est peut-être le gouverneur dont il est parlé plus haut, § 5. Peut-être aussi

les deux noms doivent-ils se confondre, et ne désignent-ils qu'un seul personnage. Cette dernière supposition est moins vraisemblable. Quoi qu'il en soit, Marc-Aurèle appréciait assez les leçons d'Apollonius pour que, déjà élevé à la dignité impériale, il allât encore chez lui l'entendre et profiter de sa sagesse. Voir Capitolin, Vie de Marc-Aurèle, ch. III.

11 De Sextus. Capitolin, Vie de Marc-Aurèle, ch. III, dit que ce Sextus était de Chéronée et petit-fils de Plutarque. L'éloge qu'en fait son élève est bien complet ; et Sextus semble avoir reproduit en partie le caractère et l'érudition de son grand-père. C'était un stoïcien, si l'on en croit Capitolin.

12 Alexandre. Ces remarques de Marc-Aurèle ont d'autant plus d'intérêt que cet Alexandre de Phrygie a été son précepteur pour le grec, et que c'est lui qui lui a enseigné la langue dans laquelle l'Empereur a écrit ses monologues les plus intimes. Il est évident, par les détails où entre

Marc-Aurèle, qu'Alexandre devait avoir grand soin d'éviter tout ce qui sentait le pédantisme. C'est

une preuve de bon goût. Plus loin, § 12, Marc-Aurèle parle d'un Alexandre le platonicien, qu'il ne

faut pas confondre sans doute avec Alexandre le grammairien. Capitolin, ch. II, qui cite ce dernier,

ne semble pas connaître l'autre.

13 Fronton. C'est le plus célèbre des maîtres de Marc-Aurèle, et celui qu'il semble avoir le plus aimé, si l'on en juge par le recueil des lettres qu'a retrouvées M. Angelo Mai, et qu'a traduites

M. Cassan. Capitolin, ch. II, affirme que Marc-Aurèle honora particulièrement Fronton entre tous

ses maîtres, et qu'il alla jusqu'à demander pour lui une statue au Sénat. Ce qui nous reste de Fronton ne semble pas justifier tout à fait une aussi grande admiration. Fronton était spécialement

pour Marc-Aurèle son précepteur d'éloquence latine. Si d'ailleurs Fronton donnait à son élève des

leçons de politique aussi hautes que celles qui sont rappelées ici, on conçoit l'estime reconnaissante

que ces leçons avaient dû inspirer. Mais elles expliquent aussi comment l'Empereur put le faire consul en 161, et l'employer à des choses très importantes. On ne sait pas la date précise de la mort

de Fronton.

14 Alexandre le platonicien. Il est possible qu'il s'agisse d'Alexandre de Séleucie, en Silicie, dont Philostrate a écrit la vie, liv. II, ch. V. Envoyé en ambassade auprès d'Antonin le Pieux, il l'avait choqué par la recherche de sa toilette et même par sa beauté, qui paraît avoir été remarquable. Plus tard, il s'était établi à Athènes, où il s'acquit bientôt une assez grande réputation ;

et c'est de là sans doute que Marc-Aurèle l'avait fait venir à son camp de Pannonie, comme secrétaire pour la correspondance grecque. Du reste, le conseil que rappelle ici Marc-Aurèle est excellent ; mais tout utile qu'il est, c'est sans contredit un de ceux qu'on a le plus de peine à

suivre

au milieu des affaires. Philostrate, loc. cit., rappelle qu'on surnommait cet Alexandre le Péloplaton,

c'est-à-dire le Platon de boue ou de lie ; la boue, la lie de Platon. Ce surnom a quelque chose de bien méprisant, et ne répond guère à la distinction dont l'Empereur honora cet Alexandre.

15 Catulus. Ou, comme l'écrit Capitolin, ch. III, Cinna Catullus, philosophe stoïcien, qu'il nomme en compagnie de Junius Rusticus et de Claudius Maximus. Catulus n'est pas autrement connu. — A louer mes maîtres de tout cœur. On voit que l'élève avait parfaitement profité de cette

sage leçon. — Domitius et Athénodote. Tous deux sont inconnus.

16 De mon frère Sévérus. Le mot de Frère a fait difficulté, attendu qu'on ne peut pas ici le prendre dans son sens strict. Marc-Aurèle n'a jamais eu qu'un frère adoptif, Lucius Vérus, qui ne

lui a pas donné de si bons exemples, ni de tels conseils. L'expression grecque peut aussi ne signifier

que Cousin, et on se rappelle alors que, parmi les ascendants de la mère de Marc-Aurèle, il y en avait un du nom de Sévérus. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il s'agit ici de Claudius Sévérus, le philosophe péripatéticien, que cite Capitolin, ch. III, à côté de Junius Rusticus, le stoïcien. Le mot de Frère serait alors uniquement un témoignage d'affection. — Thraséas. Voir sa

mort dans Tacite, Annales, liv. XVI, ch. XXXV. C'est sur une phrase inachevée de ce récit pathétique que cessent les Annales mutilées du grand historien. — Helvidius Priscus, gendre de Thraséas, digne de son beau-père. — Caton, d'Utique. — Dion. L'ennemi du jeune Denys. — Brutus. Le meurtrier de César. Ces exemples proposés à un empereur étaient hardis ; mais l'âme de

Marc-Aurèle était capable de les comprendre. — L'égalité des citoyens. Voir plus haut, § 11, ce qui

est dit des Patriciens.

17 Maxime. Claudius Maximus, comme l'appelle Capitolin, ch. III. C'était un philosophe stoïcien, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Maxime de Tyr, dont Marc-Aurèle a peut-être reçu aussi quelques leçons.

18 Mon père adoptif. Le texte dit seulement : Mon père, ce qui n'est pas tout à fait exact, quoique ce soit un vif témoignage d'affection. Plus haut, § 2, Marc-Aurèle a parlé de Celui qui lui a

donné la vie. Le père adoptif de Marc-Aurèle était, comme on l'a dit, l'Empereur Antonin le Pieux.

Il faut rapprocher le portrait qui en est fait ici de la biographie écrite par Capitolin. Tous les traits se

ressemblent ; et la physionomie admirable qu'a tracée le fils adoptif ne paraît pas avoir aucune exagération. C'est un modèle accompli que feraient bien de méditer tous les hommes d'Etat. Voir

aussi le complément de ce portrait plus loin, liv. VI, § 30. — Les amours pour les jeunes gens.

Allusion peut-être aux vices de l'Empereur Hadrien. — Lorium. Petite ville d'Etrurie, où mourut

Antonin le Pieux, à cinq ou six lieues de Rome, sur la voie Aurélienne. — Lanuvium, ou Lavinium,

sur la voie Appienne, où sans doute l'Empereur avait aussi une ferme. — Cette louange adressée jadis à Socrate. Je ne sais où cette louange est expressément formulée ; mais dans les Mémoires de

Xénophon sur Socrate, liv. I, ch. V, on peut trouver plusieurs fois des idées qui reviennent à peu près à celle-là. — Maxime. Dont il est fait grand éloge plus haut,

Livre II

I

Le matin, dès qu'on s'éveille, il faut se prémunir pour la journée en se disant : « Je pourrai bien rencontrer aujourd'hui un fâcheux, un ingrat, un insolent, un fripon, un traître, qui nuit à l'intérêt commun ; mais si tous ces gens-là sont affligés de tant de vices, c'est par simple ignorance

de ce que c'est que le bien et le mal ». Quant à moi, considérant la nature du bien qui se confond avec le beau et celle du mal qui se confond avec le laid ; considérant en même temps que celui qui

se met en faute à mon égard se trouve, par le décret de la nature, être de ma famille, non pas qu'il

viennne d'un même sang et d'une même souche, mais parce qu'il participe aussi bien que moi à l'intelligence et à l'héritage divin, je me dis deux choses : d'abord que nul d'entre ces gens ne peut

me faire le moindre tort, puisque aucun ne peut me faire tomber dans le mal et le laid ; et en second

lieu, que je ne puis éprouver ni de la colère ni de la haine contre un membre de la famille à laquelle

j'appartiens moi-même. Nous sommes tous faits pour concourir à une œuvre commune, comme dans notre corps y concourent les pieds, les mains, les yeux, les rangées de nos dents en haut et en

bas de la mâchoire. Agir les uns contre les autres est donc certainement manquer à l'ordre naturel.

Or, c'est agir en ennemi que de se laisser aller à son dépit et à son aversion contre un de ses semblables.¹

II

Ce que je suis, après tout, c'est une misérable chair, un faible souffle ; mais il y a de plus en moi le principe directeur de tout le reste. Laisse donc là les livres ; ne tarde plus un instant ; car ce

délai ne l'est plus permis. Comme si déjà tu en étais à la mort, dédaigne ce triste amas de chairs, de

liquides et d'os, ce frêle tissu, ce réseau entrelacé de nerfs, de veines et d'artères. Bien plus, ce souffle même qui t'anime, vois ce qu'il est : du vent, qui ne peut même pas être toujours égal et uniforme, rejeté à tout moment et à tout moment aspiré de nouveau. Quant au troisième élément de

notre être, le principe chef et maître, voici ce que tu dois en penser : « Tu es vieux ; ne souffre

plus
que ce principe soit jamais esclave, qu'il soit jamais lacéré par un instinct désordonné ; ne
permets
plus qu'il se révolte contre la destinée, ni contre un présent qu'il maudit, ou contre un avenir
qu'il
redoute ».2

III

Tout ce que font les Dieux est plein de prévoyance. Le hasard même n'agit pas sans
coopérer avec la nature, et sans avoir une certaine connexité et un certain entrelacement avec
l'ordre
que la Providence a constitué. C'est de là que tout découle. La seule chose qui s'y ajoute, c'est la
nécessité et ce qui est indispensable à l'ordre universel dont tu fais partie. Pour toute fraction de
la
nature, quelle qu'elle soit, le bien c'est ce que comporte la nature de l'universalité des choses et
ce
qui tend à la conserver. Or l'univers se conserve et se maintient par les changements des
éléments et
par les changements des composés qu'ils forment. Que cette conviction te suffise, et que ce
soient là
pour toi d'inébranlables principes. Quant à la soif désordonnée des livres, rejette-la bien loin de
toi,
afin de mourir un jour sans murmures, avec sérénité, avec la vérité en partage, et le cœur plein
d'une juste reconnaissance envers les Dieux.3

IV

Calcule un peu depuis combien de temps tu remets de jour en jour cette résolution et combien de
fois, trouvant l'occasion offerte par la clémence des Dieux, tu n'as pas su la mettre à
profit. Il te faut donc finir un jour par sentir de quel ordre tu fais partie et quel est l'être
ordonnateur
de ce monde, de qui tu n'es qu'une émanation. Tu dois comprendre que la brièveté du temps qui
t'est accordé est très circonscrite et que, si tu n'emploies pas ce temps, il disparaîtra comme tu
dois
disparaître toi-même sans pouvoir jamais revenir.4

V

A toute heure, songe sérieusement, comme Romain et comme homme, à faire tout ce que tu
as en mains, avec une gravité constante et simple, avec dévouement, avec générosité, avec justice
;

songe à te débarrasser de toute autre préoccupation ; tu t'en débarrasseras si tu accomplis chacun de tes actes comme le dernier de ta vie, en les purifiant de toute illusion, de tout entraînement passionné qui t'arracherait à l'empire de la raison, de toute dissimulation, de tout amour-propre et de toute résistance aux ordres du destin. Tu vois de quel petit nombre de préceptes on a besoin quand on les observe réellement, pour mener une existence facile, qui se rapproche de celle des Dieux ; car les Dieux n'exigeront certainement rien de plus que l'observation de ces préceptes de celui qui les aura gardés.⁵

VI

Accable-toi de reproches, ô mon âme, accable-toi des reproches les plus sincères ; car tu n'auras plus le temps de te faire l'honneur que tu te dois à toi-même. Chacun de nous n'a qu'une vie ; et voici que la tienne est déjà presque achevée, sans que tu aies tenu le moindre compte de toi, ne plaçant jamais ton bonheur que dans l'âme des autres.⁶

VII

Les accidents du dehors te distraient de mille façons ; ménage-toi donc un peu de répit pour apprendre aussi quelque chose de bien et pour te soustraire enfin au tourbillon qui t'emporte. Voici bientôt le moment où il faut songer à l'autre carrière ; car c'est se moquer que de se fatiguer à agir dans la vie, sans avoir un but précis vers lequel on dirige tout son effort et même aussi son imagination.⁷

VIII

Il ne serait pas aisé de trouver un homme devenu malheureux parce qu'il n'aurait pas surveillé ce qui se passe dans l'âme d'un autre ; mais quand on néglige d'observer attentivement les émotions propres de son âme, il est inévitable qu'on tombe dans le malheur.⁸

IX

Que ta mémoire se rappelle sans cesse les questions que voici : « Quelle est la nature de l'ensemble des choses ? Quelle est ma propre nature ? Quelle relation ma nature soutient-elle avec l'autre ? Quelle partie forme-t-elle dans le tout ? Quel est ce tout dont elle fait partie ? » Et ajoute

qu'il n'est personne au monde qui puisse t'empêcher jamais de faire et de dire ce qui découle comme conséquence nécessaire de la nature dont tu fais partie.⁹

X

C'est une idée bien philosophique que celle de Théophraste lorsque, comparant les fautes entre elles d'une manière plus claire que personne ne l'avait fait avant lui, il établit que les fautes

qu'un désir réfléchi fait commettre sont plus graves que celles qu'on commet dans l'enivrement de

la colère. En effet, quand la colère nous transporte, il semble que c'est avec une certaine douleur et

un entraînement dont on n'a pas conscience qu'on s'égaré loin de la raison, tandis qu'au contraire

celui que le calcul du désir rend coupable et qui se laisse vaincre par le plaisir, paraît en quelque sorte plus intempérant et plus relâché dans ses fautes. C'est donc une sentence bien vraie et d'une

bonne philosophie que celle de Théophraste, quand il dit que la faute accompagnée d'un sentiment

de plaisir mérite bien plus de blâme que celle que la douleur accompagne. Et de fait, l'un a bien plutôt l'air d'un homme qui a été provoqué et qu'on a contraint à se mettre en colère, tandis que l'autre s'est porté de son plein gré au méfait, en se laissant aller à des actes reprochables, uniquement pour contenter le désir qu'il ressent.¹⁰

XI

C'est en songeant toujours qu'à l'instant même tu peux fort bien sortir de la vie, qu'il faut régler chacune de tes actions et de tes pensées. Quitter la société des hommes n'a rien de bien effrayant, s'il y a des Dieux ; car certainement ils ne te jetteront pas dans le mal ; et s'il n'y a pas de

Dieux, ou s'ils ne s'occupent point des choses humaines, quel intérêt ai-je à vivre dans un monde

qui est vide de Dieu, c'est-à-dire vide de Providence ? Mais certes il y a des Dieux, qui prennent à

cœur les choses d'ici-bas. Grâce à eux, il ne dépend absolument que de l'homme de ne pas tomber

dans les véritables maux. Et, si en dehors de ces maux véritables, il se rencontre encore quelque mal, la Providence divine a également voulu que nous puissions toujours nous en garantir d'une façon absolue. Or comment ce qui ne rend pas l'homme plus mauvais, pourrait-il rendre la vie de

l'homme plus mauvaise ? Ce n'est pas parce que la raison universelle ignorait ce désordre apparent,

ou parce que tout en le connaissant elle serait impuissante à le prévenir ou à le corriger, qu'elle l'a

laissé subsister. Non, il n'est pas à supposer que ce soit par impuissance ou par inhabileté qu'elle

ait

commis cette grave erreur de répartir indistinctement aux bons et aux méchants, parmi les hommes, les biens et les maux. Le vrai, c'est que, si la vie et la mort, la gloire et l'obscurité, la peine et le plaisir, la richesse et la pauvreté sont distribuées indifféremment aux bons et aux méchants parmi

nous, c'est que toutes ces choses-là ne sont ni belles ni laides ; et par conséquent, elles ne sont non plus ni un bien ni un mal. 11

XII

Comme tout disparaît en un instant : dans le monde, les personnes ; et dans la durée, les souvenirs qu'elles laissent après elles ! Qu'est-ce que toutes les choses sensibles, et surtout celles

qui nous séduisent par le plaisir ou nous épouvantent par la douleur, et dont notre vanité fait tant de

bruit ? Comment des objets si frivoles, si méprisables, si décousus, si périssables et si parfaitement

morts, pourraient-ils occuper notre intelligence et notre raison ? Que sont même les hommes dont

les jugements et les suffrages distribuent la gloire ? Qu'est-ce que mourir ? Si l'on considère la mort

en elle-même, et si, par la pensée et l'analyse, on dissipe les vains fantômes qu'on y joint sans raison, que peut-on penser d'elle sinon qu'elle est une simple fonction de la nature ? Mais pour redouter une fonction naturelle, il faut être un véritable enfant. Bien plus, ce n'est pas même là une

simple opération que la nature accomplit ; c'est en outre une opération qui lui est éminemment utile.

Comment l'homme entre-t-il en rapport avec Dieu ? Par quelle partie de son être ? Et en quoi cette

partie de l'homme doit-elle alors se modifier ? 12

XIII

Est-il rien de plus méprisable que de sortir sans cesse de soi-même pour parcourir tout le cercle des choses, « pour sonder toutes les profondeurs », comme dit le poète, pour pénétrer à force

de conjectures ce qui se passe dans l'âme du prochain, et de ne pas sentir que tout ce qu'il nous faut

au monde, c'est de ne penser qu'au seul génie que nous portons en nous et de le servir en toute sincérité ? Or le servir, c'est le conserver pur de toute passion, de toute imprudence, de toute impatience contre ce qui vient ou des Dieux ou des hommes ; car ce qui vient des Dieux est digne

de respect à cause de leur sainte puissance ; et ce qui vient des hommes est digne d'affection,

parce
que notre famille est commune, et quelquefois aussi est digne d'une certaine pitié, quand le fait
est
causé par l'ignorance du bien et du mal, cécité qui est égale tout au moins à celle qui nous prive
de
discerner le blanc et le noir.13

XIV

Quand même tu aurais à vivre trois mille ans, et trois fois dix mille ans, dis-toi bien que l'on
ne peut jamais perdre une autre existence que celle qu'on vit ici-bas, et qu'on ne peut pas
davantage
en vivre une autre que celle qu'on perd. A cet égard, la plus longue vie en est tout à fait au même
point que la plus courte. Pour tout le monde, le présent, le moment actuel est égal, bien que le
passé
qu'on laisse en arrière puisse être très inégal. Ainsi, ce qu'on perd n'est évidemment qu'un
instant
imperceptible. On ne peut perdre d'aucune façon ni le passé ni l'avenir ; car une chose que nous
ne
possédons pas, comment pourrait-on nous la ravir ? Voici donc deux considérations qu'il ne faut
jamais perdre de vue : la première, que tout en ce monde roule éternellement dans le même
cercle,
et qu'il n'y a pas la moindre différence à voir toujours des choses pareilles, ou cent ans de suite,
ou
deux cents ans, et même pendant la durée infinie ; la seconde, que celui qui a le plus vécu et celui
qui aura dû mourir le plus prématurément font exactement la même perte ; car ce n'est jamais
que
du présent qu'on peut être dépouillé, puisqu'il n'y a que le présent seul qu'on possède, et qu'on
ne
peut pas perdre ce qu'on n'a point.14

XV

Que tout soit opinion, c'est ce qui ressort avec la dernière évidence des démonstrations de
Monime, le Cynique ; et l'utilité de son système n'est pas moins évidente, si l'on sait faire la part
de
ce qu'il contient de vraiment profond.15

XVI

L'âme de l'homme ne saurait s'infliger une plus cruelle injure à elle-même que de devenir
en quelque sorte un rebut et comme une superfétation de l'univers. Or, prendre jamais en mal

quoi

que ce soit dans ce qui arrive, c'est se révolter contre la nature universelle, qui renferme les natures

si diverses de tous les êtres. En second lieu, notre âme ne se fait guère moins de tort, quand elle prend un homme en aversion et qu'elle s'empporte contre lui dans l'intention de lui nuire, avec cette

passion aveugle des cœurs livrés à la colère. Troisièmement, notre âme se fait injure, quand elle se

laisse subjugué par le plaisir ou par la souffrance ; quatrièmement, quand elle commet quelque mensonge et qu'elle fait ou dit quelque chose qui n'est pas franc ou qui n'est pas exact ;

cinquièmement enfin, lorsqu'elle néglige de diriger vers un but précis ses actes ou ses sentiments, et

qu'elle les laisse aller à l'aventure et sans suite, tandis que c'est notre devoir de calculer nos moindres actions en les rapportant au but suprême de la vie. Or le but suprême pour des êtres doués

de raison, c'est de se conformer toujours à la raison, et aux lois de la cité la plus auguste et du plus

auguste des gouvernements.16

XVII

Le temps que dure la vie de l'homme n'est qu'un point ; son être est dans un perpétuel écoulement ; ses sensations ne sont que ténèbres. Son corps composé de tant d'éléments est la proie

facile de la corruption ; son âme est un ouragan ; son destin est une énigme obscure ; sa gloire un

non-sens. En un mot, tout ce qui regarde le corps est un fleuve qui s'écoule ; tout ce qui regarde l'âme n'est que songe et vanité ; la vie est un combat, et le voyage d'un étranger ; et la seule renommée qui nous attende après nous, c'est l'oubli. Qui peut donc nous diriger au milieu de tant

d'écueils ? Il n'y a qu'un seul guide, un seul, c'est la philosophie. Et la philosophie, c'est de faire en

sorte que le génie qui est en nous reste pur de toute tache et de tout dommage, plus fort que les plaisirs ou les souffrances, n'agissant en quoi que ce soit ni à la légère, ni avec fausseté ou dissimulation, sans aucun besoin de savoir ce qu'un autre fait ou ne fait pas, acceptant les événements de tout ordre et le sort qui lui échoit, comme une émanation de la source d'où il vient

lui-même, et par-dessus tout, attendant, d'une humeur douce et sereine, la mort, qu'il prend pour la

simple dissolution des éléments dont tout être est composé. Or si, pour les éléments eux-mêmes, ce

n'est point un mal quelconque que de changer perpétuellement les-uns dans les autres, pourquoi regarder d'un mauvais œil le changement et la dissolution de toutes choses ? Ce changement est conforme aux lois de la nature ; et dans ce que fait la nature, il n'y a jamais rien de mal.

Ecrit à Carnuntum.17

1 Il faut se prémunir. Cette admonition intime peut être bonne pour un homme public, qui doit avoir affaire dans la journée à une multitude de clients ; elle est moins utile dans une condition

privée. Mais les conseils de charité et de tolérance qui terminent ce paragraphe peuvent servir à tout le monde ; et il n'est pas un de nous qui n'en puisse profiter aussi bien qu'un empereur.

Dans le

Sermon sur la Montagne, le Christ fait des recommandations analogues, sans en donner des motifs

aussi profonds. Saint Matthieu, ch. V, verset 22 : « Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra

en colère contre son frère, sans cause, méritera d'être condamné par le jugement ». Sous une autre

forme, la philosophie stoïcienne de Marc-Aurèle exprime la même pensée et les mêmes conseils.

Sénèque, avant Marc-Aurèle, avait dit : « Le sage ne sort jamais de chez lui sans se dire : Je rencontrerai beaucoup d'ivrognes, beaucoup de débauchés, beaucoup d'ingrats, beaucoup d'avares,

beaucoup de gens agités par les furies de l'ambition... Il les regardera tous avec la même

bienveillance que le médecin regarde ses malades ». De la Colère, liv. II, ch. X. — Bossuet a dit :

«

Un homme ne peut être étranger à un homme ; et si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous serait aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Devant Dieu, il n'y a ni

Barbare, ni Grec, ni Romain, ni Scythe. Nous avons tous une même cité dans le ciel et une même

société dans la nature ». Sermon sur la Réconciliation.

2 Le principe directeur de tout le reste. Distinction toute spirituelle des deux principes dont notre nature est composée ; le principe supérieur doit commander au principe subordonné, qui est

fait pour obéir. La doctrine de Marc-Aurèle est ici très platonicienne. — Dédaigne ce triste amas de

chairs. C'est le langage le plus austère de l'ascétisme stoïcien et chrétien. — Le principe chef et maître. C'est la raison mise au-dessus du principe vital, et de la matière dont le corps est composé.

— Tu es vieux. Marc-Aurèle est mort à soixante-deux ans ; et en supposant même qu'il ait écrit ceci

dans les dernières années de sa vie, il semble qu'il exagère un peu en parlant de sa vieillesse dans

des termes qui la feraient supposer beaucoup plus avancée. Voir plus loin, § 6. — Ne souffre plus

que ce principe soit jamais esclave. C'est la lutte du principe supérieur contre le principe inférieur

qui fait toute la grandeur de l'homme, et qui explique sa destinée morale. Bossuet a dit : « Le devoir

essentiel de l'homme, dès lors qu'il est capable de raisonner, est de vivre selon la raison et de chercher son auteur, de peur de lui manquer de reconnaissance, si, faute de le chercher, il

l'ignorait

». Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même, ch. IV

3 Plein de prévoyance. C'est la foi à la Providence, que la raison humaine sent invinciblement, sans pouvoir d'ailleurs se l'expliquer et la comprendre tout entière. — L'ordre universel dont tu fais partie. Grande et féconde maxime, que nous oublions trop souvent au milieu

de toutes les préoccupations de la vie. — La soif désordonnée des livres. Voir plus haut, § 2, le conseil de laisser les livres de côté pour ne songer qu'à la pratique de la vie. Le conseil est excellent

; mais il y a temps pour tout ; et dans sa jeunesse, Marc-Aurèle n'avait pas eu tort de se livrer avec

tant d'ardeur à l'étude. Sans ces exercices préalables et sans les maîtres, si justement célébrés par

lui dans le livre précédent, il n'eût pas, plus tard, été si sage. — De mourir... sans murmures.

Forte

maxime d'une application très difficile et très rare, et que Socrate a sanctionnée de son admirable

exemple. — Le cœur plein d'une juste reconnaissance envers les Dieux. Il n'y a pas un cœur bien

fait qui, en approchant du terme, ne doive partager ces sentiments virils. Bossuet, en parlant de la

Providence, a dit : « Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous

nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique, qui régit toute la nature et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins

d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers que les grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires ». Sermon sur la Providence. Ailleurs,

Bossuet

dit encore : « Ainsi, sous le nom de Nature, nous entendons une sagesse profonde, qui développe,

avec ordre et selon de justes règles, tous les mouvements que nous voyons ». Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même, ch. IV.

4 Tu remets de jour en jour cette résolution. Excellents conseils, dont le prix s'accroît avec la durée même de la vie. Plus on s'approche de la mort, plus on doit sentir la nécessité de se recueillir. Bossuet, dans le Sermon sur la Mort, prêché devant le Roi, a dit : « C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente quoiqu'elle se mette en vue de

tous côtés et sous mille formes diverses... et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes ». Sénèque a dit : « Ce jour que

vous appréhendez comme le dernier de votre vie est celui de votre naissance pour l'éternité ».

Epître CIII, à Lucilius. Puis il ajoute : « Que direz-vous de cette clarté divine quand vous la pénétrerez dans sa source ? »

5 Comme Romain et comme homme. Si la première de ces deux qualités est particulière,